

La vache de M. Renaud : [suite]

Autor(en): **Sabot, Léopold**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 4

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190868>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

leurs écrins respectifs tous ces riches bijoux. Et le coffre se refermait juste au moment où le convoi s'arrêtait.

Sept heures s'étaient envolées depuis le départ du train. Stephan conduisit sa femme au buffet de la station et se rendit ensuite seul à la douane.

— Fotre bässe-bort? lui crie un gendarme dans un français germanisé.

— Depuis quand a-t-on besoin de passe-port pour venir en Belgique? répond Stephan, qui continuait d'avancer.

Le gendarme le suivit dans la salle des bagages.

En voyant là un renfort inusité de maréchaussée, Stephan supposa alors qu'on était sur la piste de quelque banqueroutier, assassin ou conspirateur.

Suspecté comme tout le monde, un douanier l'invita à passer dans la chambre de visite, où il fut fouillé et déshabillé, malgré ses protestations. Pendant ce temps, un brigadier de douane, accompagné d'une matrone, s'était approché de Marthe. « Madame voyage seule? » lui demanda-t-il. — Mon mari est à la visite des bagages, répond Marthe. — En attendant son retour, si madame veut bien suivre cette dame, reprit le brigadier en désignant la matrone, ce sera autant de temps de gagné. — Pourquoi faire? fit ingénument Marthe. — Pour passer à la visite.

Marthe, interdite, ne bougea pas. « Oh! madame n'a rien à craindre, je serai seule avec elle, reprit la matrone. » — Mais... je ne comprends pas, objecta la jeune femme, rouge de pudeur et d'indignation instinctives. — L'ordre est précis, madame, personne ne peut s'y soustraire. — J'attendrai alors que mon mari soit là.

La pauvre Marthe tremblait comme la feuille... Au moment où son mari parut, elle se leva précipitamment et courut à lui. Dans son empressement, elle renversa une chaise sur laquelle, en entrant, elle avait déposé son précieux coffret et son châle. Le coffret, mal fermé, s'ouvrit, et un déluge de petits écrins se répandit sur le carreau.

« Nous les tenons! » s'écria tout à coup le brigadier, en se précipitant sur les écrins. A ce cri d'alarme, toute une pléiade de gendarmes, d'employés, de douaniers avaient fait irruption dans la salle; et, avant que Stephan et Marthe eussent compris, avant qu'ils se fussent adressés un seul mot, ils étaient saisis et séparés par une douzaine de bras vigoureux.

— Monsieur, dit Stephan à l'officier de gendarmerie, vous commettez une grave erreur. La personne que vous

cherchez n'est sans doute pas le marquis de X, et le marquis de X, c'est moi.

— Avez-vous un passeport, des papiers qui puissent constater votre identité?...

— Non.

— Alors trouvez bon que nous nous assurions de votre personne. Un vol considérable de bijoux a été commis hier soir, à Paris, et... la personne avec qui vous voyagez portait un coffret rempli de bijoux.

— Ce sont des cadeaux de nocces; nous sommes mariés d'hier.

— C'est très ingénieux ce que vous me dites-là.

Pendant ce dialogue, le train emportait les autres voyageurs vers Bruxelles. Les bijoux furent mis sous scellés. Et Stephan suppliait qu'on permit à sa femme de rester auprès de lui; ce fut en vain; ils passèrent leur première nuit de nocces dans deux cellules séparées. On ne l'empêcha pas cependant d'expédier, dans la nuit, plusieurs télégrammes à Paris et à Bruxelles.

La pauvre Marthe pleurait comme une Madelaine; personne ne s'intéressait assez à elle pour la consoler; elle comptait les minutes, et les minutes lui paraissaient des heures, les heures des siècles.

— Le jour commençait à paraître lorsqu'arrivèrent successivement 20 dépêches signées des noms les plus marquants des cours de France et de Belgique. Aucun doute ne pouvait plus exister sur l'identité et l'honorabilité de M. le marquis Stephan de X. Du reste on avait appris que le véritable voleur était arrêté. On lui rendit donc sa femme et on remit à celle-ci le coffret compromettant. Leur chagrin fut vite passé, et ils furent les premiers à rire de leur mésaventure, tandis que les douaniers, agents de police et gendarmes se retiraient peinauds, après toutefois s'être confondus en excuses.

Le blé à épi carré.

La France, tributaire et victime de la concurrence étrangère pour le blé nécessaire à sa consommation, cherchait depuis longtemps à en augmenter la production. Pour atteindre ce but, on fumait, on fumait énergiquement le sol, on mettait l'engrais à force. Malheureusement, quand le blé a reçu une fumure trop abondante, il *verse* neuf fois sur dix, de sorte que le cultivateur en est pour ses frais.

Il s'agissait donc de trouver une variété de blé dont la paille fût assez résistante pour profiter des fortes fu-

mures sans craindre la verse. Aujourd'hui, un savant français, M. Déhérain, a trouvé cette variété dans une nouvelle espèce de blé, dite *blé à épi carré*. Les expériences faites par cet agronome en 1887 et 1888, ont donné un résultat vraiment merveilleux. Le rendement à l'hectare, pour ces deux années, a été, en effet, de 25 hectolitres pour la région méridionale, de 35 pour le centre de la France et de 48 pour les départements du Nord.

Or, l'on sait que le rendement moyen des 7 millions d'hectares consacrés en France à la culture du blé, ne dépasse guère 15 ou 16 hectolitres à l'hectare, et que chaque année ce pays doit demander à l'étranger une dizaine de millions d'hectolitres.

Le blé à épi carré se cultive, dit-on, depuis assez longtemps déjà en Danemark et en Allemagne, où il donne couramment un rendement de 40 à 50 hectolitres par hectare.

LA VACHE DE M. RENAUD.

II

Une fois pourtant les choses ne s'arrangèrent pas ainsi, et la paix, si chère à l'abbé Renaud, fut troublée pendant près d'un mois au presbytère de Trévernan.

C'était au mois de décembre, vers 6 heures du matin. Il était nuit encore, mais la lune, que ne voilait aucun nuage, jouait sur les flots et argentait les rochers nus de la falaise. L'abbé Renaud, voulant ce jour-là aller à la pêche, avait dit sa messe dès cinq heures et demie. Il revenait donc de l'église et descendait le petit chemin rocailleux qui conduit au presbytère, quand tout à coup il s'entendit appeler:

— Monsieur le recteur! Monsieur le recteur!

Il se retourna et aperçut, grâce au clair de lune, un pêcheur qui venait du côté de la grève en courant, et qui, de loin, lui cria tout essoufflé:

— Monsieur le recteur! venez bien vite par ici!

L'abbé Renaud se dirigea vers la grève, et arrivé près du pêcheur qu'il connaissait parfaitement:

— Que me veux-tu, Nogaret? demanda-t-il.

— Je vas vous expliquer, monsieur le recteur: tout à l'heure, en revenant de la Tourniole, où j'étais allé voir si j'avais des homards dans mes *casiers*, j'ai entendu des cris plaintifs qui partaient du pied de la falaise, sous le moulin de la butte.

— Mon pauvre Nogaret, fit l'abbé en souriant, tu as entendu les mouettes qui viennent barboter, à mer basse, dans les mares de la Tourniole.

— Je l'ai cru aussi, monsieur le recteur, je l'ai cru aussi; mais je me suis approché un peu et j'ai reconnu que je ne m'étais pas trompé. C'étaient bien des

plaintes, comme qui dirait les gémissements d'un chrétien à l'article de la mort... enfin, des gémissements pareils à ceux que poussait le pauvre père Jacques Grasset, — vous vous rappelez, monsieur le recteur? — quand il eut la jambe broyée par...

— Et alors?... interrompit l'abbé Renaud qui craignait que Nogaret, dont il connaissait la loquacité, ne se perdit dans des détails étrangers à l'affaire de la Tourniole... Et alors?...

— Alors, monsieur le recteur, j'ai pris mes jambes à mon cou et je courais bien vite chercher du secours, quand je vous ai aperçu.

— Pourquoi n'es-tu pas allé voir au pied de la falaise?

— Tout seul, monsieur le recteur! fit Nogaret avec un mouvement de frayeur. Tout seul! Je n'y serais pas allé pour tout l'or du monde.

— Poltron, va!... Je parie que tu pensais encore aux revenants?

— Dame, monsieur le recteur, j'ai toujours entendu dire qu'il faut laisser la nuit à qui elle est.

— C'est-à-dire aux revenants, n'est-ce pas? mais nous sommes au matin, n'gaud!

— Oui; seulement il ne fait pas encore jour.

Nogaret, comme la plupart des paysans et des pêcheurs bretons, était brave à sa manière; un homme, un *vivant*, comme il disait, ne lui faisait pas peur et, certes, il ne reculait pas devant une volée de coups de poing; mais, la nuit, il voyait partout des fantômes. Le cri des hiboux, le grincement d'une vieille girouette rouillée sur un toit, les miaulements plaintifs des chats en... bonne fortune le jetaient dans des terreurs folles. Quand le vent sifflait sous les portes, le pêcheur croyait entendre les plaintes des trépassés.

Nogaret était veuf, et, depuis la mort de sa femme, la frayeur qu'il avait toujours eue des revenants s'était encore accrue. A tout instant de la nuit, quand il ne dormait pas, il s'imaginait qu'Yvonne (la défunte s'appelait Yvonne) allait lui apparaître.

Convaincu que les prétendus gémissements entendus par Nogaret avaient été poussés par les mouettes, l'abbé Renaud hésitait à suivre le pêcheur. Il faut dire aussi que Victoire, la terrible Victoire, était bien pour quelque chose dans cette hésitation. Quel accueil lui ferait-elle encore s'il arrivait en retard?

— Mon pauvre Nogaret, dit l'abbé en souriant, la nuit te rend tellement poltron, que tu as bien pu prendre le cri des bernaches pour les plaintes d'un mourant.

— Non, monsieur le recteur, je ne me suis point trompé. Vous pouvez être sûr qu'il y a là-bas, au pied de la falaise, quelqu'un qui a besoin de secours.

— Eh bien! viens, fit résolument l'abbé. Et il ajouta tout bas: Tant pis! Victoire dira ce qu'elle voudra.

Le prêtre et le pêcheur se mirent en marche et se dirigèrent vers le gros rocher que les gens du pays appellent la

Tourniole, sans doute à cause d'une espièce de remous tournant qui se produit en cet endroit.

Tout à coup Nogaret s'arrêta.

— Monsieur le recteur, dit-il, c'est d'ici que j'ai entendu les gémissements.

— Bon! répondit l'abbé. Écoutez.

Les cris des oies sauvages, des courlis et des bernaches, mêlés au bruit du flot qui montait, arrivèrent seuls à leurs oreilles.

— Eh bien! les entends-tu, tes fameux gémissements? s'écria l'abbé Renaud avec un éclat de rire. Je t'assure qu'ils ne sont pas poussés par des gaillards à l'agonie.

— Oui; mais ce n'est point ça que j'ai entendu, monsieur le recteur. Les bernaches et les courlis sont là, à droite, du côté de la Tourniole, et c'est du côté de la falaise que semblaient venir les plaintes.

— Allons-y voir.

Au bout de quelques minutes ils arrivèrent au pied de la falaise et, quoiqu'ils marchassent sur les galets, en faisant beaucoup de bruit, ils entendirent dans le lointain, sous le moulin de la butte, quelque chose qui ressemblait à des cris plaintifs.

— Chut! fit l'abbé en levant la main. Chut! Écoute!

— Eh bien! monsieur le recteur, dit Nogaret, moitié tremblant, moitié goguenard, du coup-là, est-ce encore des bernaches?

L'abbé Renaud ne répondit pas. La soutane retroussée, le chapeau à la main, il se mit à courir, tantôt trébuchant contre les galets, tantôt s'enfonçant dans la vase ou glissant, souvent jusqu'au genou, dans des trous remplis d'eau.

— Prenez garde, monsieur le recteur! criait Nogaret. Prenez garde aux *cubos* (!)!

— Que veux-tu, mon pauvre Nogaret... je sais bien que je ne suis pas dans ma sacristie.

(A suivre).

(!) Troux.

On retor dè faire.

On gaillà qu'étâi z'u pè la fâirè d'Orba menâ veindrè on n'hargalla, onna vilhie cavala, avoué quiet l'avâi einrossi on pourro diablo dè pégan, sè reintornâvè après ein avâi prâi onna bombardâie dào tonaire, que poivè derè: « à moi les murs, la terre m'abandonne! » dào tant que bre-lantsivè et que trabetsivè, et sein lo pas que l'arâi pu retornâ contrè l'hotô se n'avâi pas étâ dévanci pè on citoyein que menâvè on caïon su son tsai.

— Hé! l'ami, se lâi fâ lo lulu, n'ariâ-vo pas onna petita plièce su voutron tsai po allâ on bet?

L'autro, que ve que lo gaillà étâi fin riond, ne sè tsaillessâi pas dè l'avâi à coté dè li su lo banc, et portant po ne lâi refusâ, lâi fâ: Se vo pâodè vo z'arreindzi avoué cé qu'est dein lè redallès, montâdè! Lo quartettârè,

après prâo veindzancès, réussè à sè ganguelhi su lo tsai, et s'étâi su la paille à coté dào bétion, iò ne tardè pas à sè mettrè à ronclliâ. Mâ âo bet d'on moment tràovè que son compaignon pregnâi trào dè plièce, et creyant que c'étâi on pourro diastro coumeint li qu'avâi on bocon tserdzi assebin, lâi fâ: Teri-vo vâi on bocon, l'ami, kâ vo m'éclliaffâ contrè la redalla! Mâ fâi lo rodzo dè Payerno ne budzè pas et l'autro sè coté contrè po lo bussâ dè la part delé, que cein fe féré onna remaôfâie âo canari d'éboiton.

— Ah! c'est on Allemand, se sè pensâ lo gaillâ, qu'avâi cru que talle-matsivè. oh bin atteinds, y'é atant dè drâi d'avâi dè la plièce que tè! et lâi fot onna sebonmâie po lo féré teri. Mâ fâi lo portset s'eingrindzè et m'einlèvine s'ein dzevateint ne lâi dégrussè pas d'on coup dè deint sa veste du lo cotson ein avau et que l'eut onco la pé ribliâie et einsagnolâie.

— Ah te vâo moodrè et lâi allâ ein trétro, bougro dè cheint mau! lâi fâ lo gaillâ, eh bin atteinds! Adon sè coté bin adrâi dâi pi et dâi mans contrè lè redallès, fâ ein busseint per dézo, et mè bombardâi se ne lo fâ pas passâ per dessus la rua, que vouai-que lo caïon avau. — Ora porta-tè bin! se lâi fâ lo luron.

Mâ lo maitrè dào tsai qu'out que y'avâi dào grabudzo perquie sè revirè et quand vâi lo soulon tot solet, lâi fâ: qu'âi-vo fé de me n'Anglais?

— Voutre n'Anglais! lai repond lo lulu, mè que créyé que l'étâi on Allemand, à son leingadzo. Mâ fâi voliâvè tota la plièce et ein lo busseint on pou rudo l'a fotu lo camp avau.

Mâ fâi cein n'allâvè pas âo propriétéro dào caïon, que sè met ein colère, qu'eimpognè lo quartettârè, et rrrrdô! avau assebin per dessus lo caïon. Adon ye décheind dào tsai po reprendre l'Anglais, et l'autro profitè dè cein po s'esquivâ âo pe vito sein d'autrès z'esplicachons, kâ craignâi onco onna distribuchon.

Ein arreveint tsi li, contè l'affèrè à sa fenna, qu'étâi tot époairiâ dè lo vairè arrevâ tot dépenailli, tot coffo et einsagnolâ.

— L'est bin ton dan, lâi repond sa fenna, porquie tè méclliè tou avoué totès sortès dè dzeins!

Bismark, à propos de bottes.

Bismark fait si fréquemment l'objet de nos conversations, et les feuilles politiques nous entretenant chaque jour des moindres faits et gestes du grand diplomate allemand, nous nous plaisons à rappeler, pour ceux de nos abonnés qui ne la connaissent pas encore, une de ses aventures de